

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (25, 28, 28, 27).

Le Capitaine Hobson

Ses Ambitions, Ses Projets.

Nous avons eu, une fois de plus parmi nous, le héros du "Merrimac", le capitaine Hobson, actuellement en tournée de conférences, en vue d'exposer et de propager les projets de réforme qu'il médite et les nobles ambitions qui l'animent.

Grâce aux quatre-vingts millions d'âmes de toute origine et de toute langue de l'Union américaine; grâce à ses frontières du Nord et du Sud, à ses 20,000 milles de côtes qui la mettent en contact avec les deux océans, et par les deux océans, avec l'ancien monde—Europe, Asie et Afrique; grâce à la supériorité de ses industries et aux progrès prodigieux de son commerce, cette Union est appelée à jouer un rôle prépondérant dans les affaires de l'humanité.

Il n'était pas destiné à crouler sur le pont d'un navire, en attendant, peut-être bien des années, que l'occasion se présentât à lui de se signaler par quelque coup d'éclat.

Il nourrissait de graves desseins et il alla au devant des occasions en mettant en relief sa personne et ses projets. Son acte héroïque du Merrimac ne fut pas un coup de tête ordinaire, le fait d'un cerveau brûlé qui risquait sa vie, à tout hasard, pour faire parler de lui. On l'a bien vu, presque au lendemain de son acte de dévouement.

Il a quitté le service de la marine pour mettre à exécution l'œuvre à laquelle il a voué toute sa vie—doter son pays d'une flotte formidable, qui doit donner à l'Union l'empire des mers et la haute direction des grandes affaires internationales.

Dès son entrée dans la vie active, le capitaine Hobson avait compris que le monde moderne est en travail de transformation. Depuis des siècles il est la proie du militarisme qui le ruine et paralyse ses efforts.

Heureusement, la science qui a fait des progrès immenses, des découvertes merveilleuses, et a pénétré dans toutes les sphères de l'activité humaine, s'est jetée à la traversée de toutes les entreprises du militarisme pour le dompter, pour le réduire à l'impuissance autant que possible. Elle lui réussit bien quelquefois, ici et là, et fait triompher l'industrialisme qui féconde tout et transfigure le globe. Mais ce ne sont là que des victoires éphémères.

Le militarisme a des racines trop profondes dans les sociétés modernes, surtout dans celles de l'ancien monde, telles que l'Allemagne, par exemple, la Russie, la France, etc., pour que l'industrialisme ne puisse jamais entre-

tenir l'espoir d'une victoire complète sur lui. En dépit de tous les progrès accomplis, on aperçoit encore, de tous les côtés, de grandes armées permanentes ou éphémères dans des œuvres destructrices ou stériles, le meilleur sang de la jeunesse.

Comment obtenir une réforme, si nécessaire qu'elle soit reconnue, de la part d'Etats qui sont tous voués au militarisme et s'obstinent à y trouver le salut pour les gouvernants comme pour les gouvernés?

C'est ici que paraît le capitaine Hobson avec son remède souverain. Il y a justement une grande nation, une seule de près de 80 millions d'âmes. Elle est riche, puissante, jouissant de ressources incalculables. Par sa population, elle peut en imposer aux autres et faire respecter ses volontés. Non seulement elle n'a pas d'armées permanentes, mais elle n'a ni ne peut avoir aucun des préjugés qui partagent les autres pays en faveur de cette malheureuse institution, puisqu'elle est toute jeune et qu'elle date justement de l'époque où est né et s'est développé l'industrialisme.

Et, comme c'est, à l'heure qu'il est, sur mer que se décident les grandes questions internationales, fournissons à cette puissance une flotte formidable, irrésistible, et les choses rentreront bien vite dans l'ordre et l'industrialisme foudroye et répareteur régnera sans conteste sur le monde pacifié et prospère.

Telles sont les idées développées avec amour, avec conviction par le héros du Merrimac. On peut les critiquer, les trouver quelque peu utopiques, mais imaginez quel effet cela produirait dans le caractère à la fois patriotique et humanitaire.

POURSUITES

POUR DETOURNEMENTS DE FONDS.

Voilà longtemps qu'il n'avait été question d'aucun scandale dans les Bureaux de Washington. Les affaires financières et autres y marchaient leur train ordinaire, avec une régularité parfaite en apparence et en pleine sécurité. Voilà que, tout à coup, des bruits de déficits circulent partout. On parle de graves détournements qui auraient eu lieu dans les bureaux de l'Auditeur du District de Colombie.

Ces déficits s'élevaient de \$40,000 à \$75,000, peut-être même davantage.

Le coupable serait un M. James Watson, commis dans le bureau de l'Auditeur du District de Colombie, qui a été arrêté.

Ce qui donne de la gravité, c'est que Watson est le gendre d'un grand entrepreneur de travaux publics, aujourd'hui retiré des affaires.

La première idée qui peut et doit venir à l'esprit du magistrat instructeur du procès, c'est de faire main basse sur la caution du commis infidèle. Mais, chose étrange, James n'a pas de caution. La responsabilité du déficit retombe donc sur le chef du bureau auquel il appartient, sur l'Auditeur du District de Colombie, M. Petty dont la caution s'élève à la somme de \$20,000.

Ce Watson se livre à une foule de spéculations plus ou moins légitimes, qui compliquent singulièrement la situation. Watson a été arrêté et mis

sous caution de \$25,000. Watson attribue les irrégularités qu'on lui reproche à une mauvaise tenue des livres; il proteste énergiquement contre toute accusation de détournement.

LA Dormeuse de Thénelles.

Vingt ans de sommeil.

Paris, 30 mai.

Depuis vingt ans, elle dormait. A peine réveillée, la voici qui se rendort, mais, cette fois, pour l'éternité. On avait presque oublié son nom. Ce n'était plus Marguerite Boyenval. C'était la dormeuse, la dormeuse de Thénelles. Et si, dans le petit cimetière de village où elle va pour autre son étrange sommeil, on n'écrit sur sa tombe que le nom de sa famille, le passant ne comprendra pas.

Il est à peine besoin de rappeler le drame qui fut le prologue de ce demi-ensevelissement. Tant de fois, depuis un quart de siècle, on l'a raconté! Marguerite Boyenval, à vingt-deux ans, avait accouché clandestinement d'un enfant, qui mourut. Elle était responsable de cette mort? On ne le sait. Mais une enquête judiciaire fat ouverte.

Faible d'esprit, hystérique en outre, la paysanne dut concevoir un terreur qu'on se figure aisément. Or, comme l'instruction était ouverte, soudain, un jour, une voisine, tout heureuse de la bonne farce, passa la tête à la lucarne de la chaumière et cria: "Marguerite! voici les gendarmes qui viennent t'arrêter!"

La jeune fille tomba, eut une crise de nerfs effrayante, puis s'endormit—pour vingt ans. Les gens de justice pouvaient désormais instruire contre elle. On n'emprisonna pas un cadavre, et Marguerite Boyenval était à demi-morte déjà.

Le sommeil.

Tout d'abord, quelques symptômes de sensibilité se manifestèrent encore. L'endormie, tous les deux mois environ, avait des crises de nerfs, au cours desquelles elle se déchirait, avec les ongles, la poitrine et le visage. Mais elle ne se réveillait point.

Peu à peu, les crises devinrent moins fréquentes, puis elle cessèrent tout à fait. L'insensibilité devint complète. Les mâchoires violemment serrées, les membres contractés, les yeux révulsés, Marguerite dormait.

Les médecins qui vinrent—et Dieu sait si de tous côtés ils accouraient!—furent impuissants à interrompre cette extraordinaire léthargie. On nourrit la malade à l'aide de lavements de peptones. On lui faisait aussi absorber quelques potions reconstituantes, par la brèche d'une dent cassée.

C'est ainsi qu'elle ne mourut point. Parfois, on annonçait une nouvelle: la dormeuse avait eu un mouvement, avait fait un geste; ses lèvres, depuis si longtemps closes, avaient laissé échapper un son. Les journalistes accouraient, se penchaient sur la pauvre être léthargique, notaient l'étrange pâleur du visage, la maigreur squelettique du corps, effrayamment rigide. En passant, ils louaient la grâce de la physionomie, le dessin harmonieux des lèvres et l'abondance des cheveux blonds. Et, à leur suite, les visiteurs arrivaient, remplissaient la maisonnette, et

courbaient leur curiosité sur l'énigme de ce sommeil. Mais leurs allées et venues bruyantes ne brisaient point la terrifiante catalepse, ne traversaient point l'insensibilité totale de la pauvre femme, qui dormait....

Eveillée.

Voici quelques mois, pourtant, Marguerite, au travers de son sommeil, parut souffrir. Un abès se forma au bras. On l'opéra, et, pour la première fois, la dormeuse donna un signe de sensibilité. Petit à petit, des changements survinrent dans son état, faibles, il est vrai, et que seul pouvait discerner le regard exercé du médecin qui la soignait. La contracture diminuait légèrement. Marguerite poussait quelques gémissements. Même, à plusieurs reprises, elle porta la main vers sa jambe, où un second abès était venu.

Samedi, enfin, elle eut une crise nerveuse. Elle fit de grands mouvements. Le médecin la pinça. Elle le sentit fort bien. Bien plus, elle parla. Elle dit au docteur: "Venez me pincer." Elle répondit par oui ou par non à ses questions. Elle se rappela le jour du marché, ce jour qui avait laissé, sans doute, une forte impression en sa cervelle villageoise. Enfin, elle était réveillée.

Mais il semblait évident que les organes atrophiés ne reprendraient plus leurs fonctions. On croit même que la pauvre fille était devenue poitrinaire, et que son réveil n'eut pour causes que les souffrances d'une pleurésie arrivée à sa dernière période.

Elle est morte à quarante-deux ans. Fat-elle jamais culpable? On ne le sait, et il ne convient point de le rechercher. Paix soit à cette malheureuse qui n'a guère fait que changer de tombe!

M. Loubet à Londres et le roi d'Italie à Paris.

Il est désormais officiel que le Président de la République rendra, dans le courant du mois de juillet, à Londres, la visite que, il y a quelques semaines, le roi d'Angleterre lui a faite à Paris. Les détails de ce voyage, comme sa date exacte, ne peuvent encore être fixés: la date en particulier, dépend de celle à laquelle le Parlement se séparera, et, aussi, du moment où le roi d'Italie viendra à Paris.

Cette dernière visite, en effet, est aujourd'hui déclinée, et elle précédera de quelques jours le départ pour Londres de M. Loubet. On donne comme probable, toutefois, que le roi Victor-Emmanuel sera à Paris pour le 14 juillet.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Conn et Conrad font merveille dans leurs scènes aériennes "Quiet Burglars".

Presque tous les numéros du concert ont été bissés. Fort applaudis aussi un solo de M. Armand Vezey et l'ouverture de Riezze de Wagner, et le fameux "Daniel Bleu" de Strauss.

PARC ATHLETIQUE.

L'œuvre favorite du public pour le moment, c'est "El Capitán", du maestro F. Sousa. Tout le monde veut voir et entendre "El Capitán".

M. Sousa y a déployé toutes les brillantes qualités qu'on lui connaît, et d'autres encore que l'on ignorait jusqu'ici.

La représentation d'hier a été un triomphe pour l'auteur et pour les interprètes, surtout pour Miss Kendal et Eagleton. Les autres rôles, très attrayants, sont remarquablement tenus par les artistes de l'Olympia.

DEPECHEES Télégraphiques

MARIAGE

—DE—

La Fille du Sénateur Hanna

Prose Associée.

Cleveland, Ohio, 10 juin.—En présence d'une assemblée nombreuse et distinguée, Mlle Ruth Hanna, la plus jeune fille du sénateur et de Mme M. A. Hanna, a été unie par les liens du mariage à M. Joseph Medill McCormick, de Chicago, à l'église Episcopale de St Paul, aujourd'hui.

Le cortège nuptial a fait son entrée dans l'église sacrée à midi précis et s'est rendu à l'autel par l'allée du centre.

Les ushers précédant les demoiselles d'honneur étaient Howard M. Hanna, de Cleveland, un cousin de la mariée; Joseph M. Patterson, de Chicago, un cousin du marié; Robert Allerton, de Chicago; J. W. Beck, de Chicago; Ernest Barnes, de Cincinnati; James Miller, de New York; William Williams, de Philadelphie; et Malcolm McBride, de Cleveland.

Les demoiselles d'honneur se sont avancées vers l'autel marchant deux de front. Mlle Florence Cobb et Mlle Mary Hopkins, de Washington, ouvraient la marche.

Venaient ensuite Mlle Claire Hanna, de Cleveland, une cousine de la mariée, avec Mlle Adelaide Hamilton, de Chicago; Mlle Virginia Johnston, de Pittsburg, avec Mlle Frances Lewis, de Portland, Ore.; Mlle Laura McGinley, de Pittsburg, avec Mlle Eléonore Patterson, de Chicago, une cousine du marié.

La "maid of honor" était Mlle Lucia McGurdy, de Cleveland, cousine de la mariée. Les demoiselles d'honneur portaient toutes des costumes exquis en mousseline de soie blanche sur soie verte pâle. Les corsages à pois accordéon avaient un empiècement transparent en dentelles de Valenciennes et point d'Esprit. Les jupes étaient plissées de même et bordées d'un volant appliqué de dentelle de Valenciennes.

Les ceintures en ruban de satin vert pâle avaient de longs pans. Des chapeaux de dentelle blanche avec calotte en médaillon et plusieurs plumes d'autruche vert pâle autour de la couronne étaient portés.

La "maid of honor" était mise comme les demoiselles d'honneur, à l'exception de la jupe de soie, des plumes d'autruche et des rubans qui étaient blancs.

Elle avait toutes des bouquets de pois de senteur blancs et de fougères.

La mariée était accompagnée par son père. Sa robe était une création en peau de soie blanche, de forme princesse avec corsage en vraie dentelle brodée à la main de cheville blanche semée de perles, et garni de dentelle duchesse. Les manches du même

tissu avaient un volant de dentelle. La jupe à longue traîne était toute simple à l'exception de quatre touches de vraie dentelle au bas, au-dessous desquelles courait un cordon de fleurs d'orange.

Un voile de tulle était retenu sur les cheveux par des fleurs d'orange.

Elle portait un bouquet de muquets et d'orchidées blanches.

Les demoiselles d'honneur et la maid of honor sont entrées dans le sanctuaire et se sont placées de chaque côté de l'autel. Le marié et son best man, son frère, M. Rutherford McCormick, attendaient la mariée et son père sur les degrés conduisant au sanctuaire, et les fiancés défilant dans l'allée formée par le cortège se sont rendus à l'autel où la cérémonie a été faite par l'évêque W. A. Leonard assisté du Dr Billings de Groton, Mass., du Dr George H. McBrew et du Rév. W. H. Jones de cette ville.

La musique vraiment remarquable était dirigée par Mme Seabury Lord.

L'église était décorée de pivions blancs. Cinq arbres immenses de ces fleurs étaient groupés dans le sanctuaire et atteignaient le haut des fenêtres.

Cette décoration mise en relief par des centaines de bougies blanches, était du plus heureux effet.

Les bas-côtés de l'église étaient aussi magnifiquement décorés.

Le président et Mlle Roosevelt occupaient le premier banc de l'église du côté Hanna. La cérémonie a été suivie d'un déjeuner de noces à "Glenmore", auquel étaient invitées cent cinquante personnes.

Parmi les invités du dehors au déjeuner se trouvaient les suivants:

Président Roosevelt, Mlle Alice Roosevelt, le directeur général des postes et Mme Payne, et leur nièce, Mlle Jones, l'adjutant général et Mme Corbin, le sénateur et Mlle Kane, sa sœur; les sénateurs Beveridge et Hale, Mme Wetmore, le sénateur et Mme Aldrich.

La table de la mariée était installée dans la salle à manger de la famille. Elle était occupée par les mariés et Mlle Roosevelt.

Les autres invités ont été servis sous une large tente dressée entre le lac et la maison, avec laquelle elle communiquait par un passage couvert.

La tente était décorée de fleurs de diverses couleurs, les couleurs alternant à chacune des nombreuses tables.

Le président Roosevelt, l'ambassadeur et Mme McCormick étaient assis à la même table.

De superbes et coûteux cadeaux ont été reçus par centaines. Le don du Président est un service à café. Mme McKinley a envoyé un superbe vase de fabrication italienne.

Un des plus élégants cadeaux, qu'on suppose provenir des parents du marié, est un service en vieux argent fabriqué en Angleterre en 1600.

Quoique rien n'ait été annoncé au sujet du cadeau de M. Hanna on sait que c'est un chèque d'un fort joli montant.

Mme Hanna a donné à sa fille un collier de perles rares.

A une heure avancée de l'après-midi les nouveaux mariés sont partis pour Monticello, Illinois, où ils passeront la lune de miel. Ils résideront ensuite à Chicago.

Le marié est attaché à la rédaction de la "Tribune". Il est le fils de l'honorable Robert S. McCormick, ambassadeur des Etats-Unis en Russie, et le petit-fils de John Medill, propriétaire-éditeur de la "Tribune" de Chicago pendant nombre d'années.

Degré honorifique de docteur en droit conféré par l'université Columbia.

Prose Associée.

New York, 10 juin.—L'université Columbia a conféré aujourd'hui le degré honorifique de docteur en droit à M. Jules Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, et à M. Andrew S. Draper, président de l'université de l'Illinois, ainsi que le degré de docteur en sciences à M. Peter Cooper Hewitt, de New York.

Mort de George Bethune McCarter.

Prose Associée.

Albany, N. Y., 10 juin.—George Bethune McCarter ziné un démocrate de marque de l'Etat de New York et un des chefs du bureau de gravure et d'imprimerie à Washington, est mort à sa résidence de Salem, dans la soirée et onzième année de son âge.

C'est à M. McCarter, en sa qualité de secrétaire particulier du général John A. Dix, secrétaire du trésor dans le cabinet du président Buchanan, que fut dicté le message suivant:

"Si aucun homme amène le drapeau américain fluté sur la place?"

Violent orage à Philadelphie.

Prose Associée.

Philadelphie, Pennsylvanie, 10 juin.—Le plus violent orage depuis trente ans a éclaté aujourd'hui sur Philadelphie. Il était accompagné d'une pluie torrentielle. Pendant une demi-heure la pluie a été dans des torrents presque aussi profondes qu'à minuit.

L'orage a duré une grande heure et de la grêle est tombée avec la pluie. La chute d'eau a été de près de dix pouces.

Certains quartiers de la ville ont été inondés, les égouts étant insuffisants.

De nombreux fils téléphoniques ont cessé de fonctionner et les cars urbains ont été bloqués à beaucoup d'endroits.

A Camden la New York Shipbuilding Company a fermé ses portes, son usine de force motrice étant inondée.

Les voies du chemin de fer de Pennsylvanie sont sous l'eau.

INCIDENT CLOS.

Prose Associée.

Washington, 10 juin.—La proposition de M. Conger ministre des Etats-Unis en Chine, au département d'état relativement à une interview du comte Cassini, ambassadeur de Russie aux Etats-Unis, dans laquelle ce dernier exprimait le regret que le ministre américain eût été mal informé au sujet des négociations de la Russie avec le gouvernement de Pékin, sera regardée par le département d'état comme la clôture de l'incident. Aucune représentation à cet égard n'a été faite à l'ambassadeur de Russie et aucune ne sera faite.

Le comte Cassini refuse de discuter l'incident.

"C'est mon devoir, a-t-il dit, en ma qualité d'ambassadeur de Russie de corriger les rapports incorrects au sujet de mon gouvernement. C'était loin de moi esprit de blâmer d'une façon quelconque un fonctionnaire américain."

Mariage à Washington.

Prose Associée.

Washington, 10 juin.—Mlle Janet Newlands, fille du sénateur Newlands, du Nevada, a été mariée aujourd'hui à l'église Chevy Chase au docteur Wm. Bernard Johnston, de Washington.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LES SIRENES

Par Jean Reibrach.

VIII

Suite.

—Eh bien, poursuivait, Mme Martel, je suis déçue. Celui qui nous vient était un commandant. Il avait votre âge à peu près, plus gris par exemple. D'abord, l'ayant aperçu lorsqu'il sonnait à la porte, j'avais ressenti une légère contrariété. Mais bientôt il demande à remercier ma mère de son hospitalité. Je le

vis alors dans le salon. Il me regarda avec un air très doux, qu'accusait davantage sa figure bronzée par les routes et subitement impressionnée. Je le trouvais beau, très beau. Il parlait d'une voix agréable, avec un geste sobre. La conversation, naturellement, roulait sur des choses banales, le pays, les manœuvres; et moi-même, j'ouvrais à peine la bouche. Mais, à travers les propos, une foule de sentiments bizarres s'agitaient en moi, que je n'avais jamais éprouvés. Visiblement, le commandant me trouvait jolie—j'avais vingt ans!—Son sourire, son regard, avaient quelque chose d'une tendresse un peu paternelle. Et moi, je l'admirais dans toute la naïveté de mon âme, heureuse de l'impression que je produisais. Je vous jure, commandant, que pendant quelques instants, je l'aimais.

—Ah! il s'agissait bien, maintenant, des jeunes gens, des officiers que j'avais choisis d'abord parmi les autres! Si celui-là avait demandé ma main, j'aurais dit oui aussitôt, persuadée, certaine, que c'était le bonheur même que j'aurais saisi au vol!

Il y eut un court silence, dans lequel on entendit le capitaine cloquer au fond du jardin, dans l'atelier. Puis le commandant:—Il y a là un peu d'une suggestion particulière. Pendant une semaine votre pensée de jeune fille avait travaillé sur ce

thème: l'arrivée du régiment; le spectacle de l'uniforme, en suite, la vue de ces hommes qui viennent de loin, qui retournent au loin, voyageurs qui passent, élargit devant l'imagination des horizons de rêve; un trésor de tendresses vagues et de poésie s'est amassé dans le cœur et dans la tête; et c'est à travers lui qu'on voit les choses et les êtres!

—Oui, avoua Mme Martel, vous avez raison; mais pour que mon impression fût aussi vive, encore fallait-il que l'homme me plût. L'après-midi, la musique jena sur la place. Nous sortîmes. Je revis la plupart des autres officiers; ils me laissèrent indifférent, tandis que, croisant notre commandant, qui lui-même nous reconnut, je me sentis devenir toute rouge lorsqu'il nous salua, de son beau geste de soldat, à la fois hastain et respectueux.

Emportée par la chaleur du souvenir, Mme Martel, redressant la taille, avait porté la main à son front, dans une attitude solennelle. Mais le commandant ne sourit pas, de plus en plus ému lui-même.

—Ah! reprit Mme Martel, je vous assure que je n'ai guère dormi, cette nuit-là! Mon imagination trottait. Je rêvais qu'il demandait ma main, m'emportait sur son grand cheval.... Mais je vous fais grâce de ces enfantillages....

Elle se tut un moment, perdue dans ses souvenirs. Mais, à présent qu'ils avaient soulevé sa pensée, elle ne pouvait les contenir, et le reste s'acheva:

—Le lendemain matin, je voulais revoir notre hôte. Je me levai de bonne heure. Il faisait jour à peine. Nous nous rencontrâmes sur le seuil de la salle à manger. Il m'adressa quelques paroles de courtoisie, puis s'arrêta. Je sentais qu'il aurait voulu me dire quelque chose, et qu'il n'osait pas. Il s'enhardit pourtant. Je me souvins tous jours de ses paroles, de son air grave et doux: "Je garderais de ce pays, mademoiselle, une vision de charme et de grâce inoubliables. Vous, vous enchiez peut-être le sort et la vie errante du soldat. Moi, j'emporte le souvenir des coins heureux où l'on voudrait s'arrêter, rester peut-être toujours! Mais la vie passe et vous emporte!" Dahors, des voitures roulaient, la rue était pleine d'un tumulte de pas, d'un bruit d'armes. Il s'arracha tout à coup et me salua profondément. Vous dirai-je? J'étais émue, plus qu'émue, bouleversée. Je voulais lui tendre la main, et, sans que j'aie pu savoir comment cela s'était fait, j'eus conscience tout à coup que, d'un élan involontaire, c'était mon front que je lui avais offert....

Elle rêva de nouveau, puis:—Oui, un baiser sur le front; comme un père, et je fus heureuse comme si je lui avais donné tous les bonheurs de la terre.

Une petite émotion se prolongea.

—Je vous comprends, dit le commandant, et je le comprendrai! J'ai éprouvé des sentiments pareils à ceux qu'il dut ressentir! Il se rencontre ainsi, dans la vie, des minutes inoubliables. —Oui, inoubliables! —Et dans un soupir:—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine! —Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!

—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine!

—Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!

—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine!

—Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!

—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine!

—Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!

—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine!

—Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!

—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine!

—Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!

—C'est pour cela, peut-être avoua Mme Martel, que j'ai épousé le capitaine!

—Darley se taisait troublé et respectueux de l'obscur et naïf roman, dont le rappel un moment éclaira les traits de Mme Martel d'une beauté d'idéal.

—Pendant que j'y suis, reprit-elle, je puis vous dire tout. Je ne l'ai jamais revu! Mais j'ai su, pourtant! Il est arrivé général. Maintenant, il a sa retraite!